

revista

Caravante

ANO V - Nº 18 - 30 DE MARÇO DE 2017
ISSN 2238-1414

1001 razões para gostar do Brasil



Editorial

Neste novo número da Revista *Barbante*, concentramos os esforços em apresentar produções literárias de diversos gêneros, de modo a realçar como a literatura pode traduzir, de formas distintas, aspectos da vida e da existência humana.

Em “1001 razões para gostar do Brasil”, Sophie Gaboreau, professora francesa que viveu no Brasil durante alguns anos, nos presenteia com um texto que traz esperança e otimismo em tempos difíceis como o que vivemos. Fica o desafio de ler em francês!!

Christina Ramalho, Luiz Otávio Oliani, Carla Sofia Pinto Geirinhas, Éverton Santos, Renata de Castro, Inez Resende, Rosângela Trajano, Educadora Cris Souza e Jorge Henrique nos revelam, com seus poemas, sensibilidades particulares que transformam a vida em lirismo.

Glória Góes, Lilian Cavalcante, Ítalo de Melo Ramalho, Eunice Guimarães, Márcia Souto, J. G. Pascale e Karina Achôa Berriel revelam o mundo por meio do olhar-cronista, capaz de perceber sentidos múltiplos nos detalhes mais singelos do cotidiano.

Márcia Souto, no ensaio “O Amador e a Coisa Amada: considerações acerca da edição do livro ‘Cartas de Amílcar Cabral a Maria Helena: a outra face do Homem’”, apresenta, na linguagem do ensaio-resenha, o impacto da literatura em nós.

Johne Teles, por sua vez, oferece-nos algumas “máximas”, gênero textual que sintetiza pequenas lições que aprendemos quando observamos atentamente os ritmos da vida.

Eunice Guimarães mostra sua pena contista, narrando as peripécias envolvidas no primeiro amor. O conto, assim, também teve vez nesta edição!

Ilustrando esta edição fotos de Ana Cláudia Pinto de Souza, reunidas sob o tema “Londres onde reside minha saudade”. Captando detalhes pequenos e grandes da cidade onde seu filho reside, ela revela o zelo de captar o longe para produzir a sensação do perto.

As Editoras



Ensaaios



Sophie Gaboreau

1001 razões para gostar do Brasil

Mon amie Christina m'offre le livre de Marcelo Camacho "1001 razões para gostar do Brasil". Elle sait bien que je l'adore ce pays : pour sa jovialité et ses souffrances, pour le ciel bleu et les orages d'été, pour toutes ses palettes de couleurs et toutes ses contradictions qui ressemblent tellement souvent aux miennes. Je parcour le bouquin et je me surprends à faire mon propre inventaire des raisons pour lesquelles j'aime ce pays. Je m'aperçois vite que ce sont souvent les choses qui m'ont surprises au premier regard qui font aujourd'hui, à mes yeux, tout le charme de ce pays. C'est un inventaire à la Prévert de mes surprises des premiers mois qui sont aujourd'hui mon quotidien. C'est un voyage dans mes souvenirs, ceux d'une française qui débarque un soir de 1999 à Rio de Janeiro.

- L' aéroport international est baptisé du nom d'un musicien: Tom Jobim, j'aime bien cela, c'est beaucoup plus parlant qu'un nom de président de la République, aussi grand fût-il. C'est de bon augure pour moi qui arrivais avec l'ambition d'apprendre à jouer "Corcovado" à la guitare.

- Il était au moment de notre arrivée 21 heures, il faisait encore 28 degrés. En France 28°, représente le plus chaud de l'été en plein après-midi.

- Les favelas, je n'avais vu que des reportages à la télé : c'était donc réel...

- Les charrettes à cheval sur les autoroutes, le fait que le cheval soit encore un moyen de transport pour certains.

- Les piétons qui traversent les autoroutes

- Les vélos jamais éclairés la nuit.

- Les voitures qui ne le sont pas toujours non plus

- Le code de la route, particulièrement pour les vélos. Il est toujours aussi déroutant pour moi de croiser un vélo alors que la voie est en sens unique.

- Les files d'attente, la patience des gens.

- Le sourire en toute circonstance, la chaleur humaine, la bonne volonté pour aider.
- les “abraços”: se coller de si près juste pour se dire bonjour et au revoir me semblait démesuré, exagéré, je me suis habituée.
- Le soleil, la lumière.
- Les femmes habillées avec des vêtements de couleurs vives
- La biodiversité, la “mata atlantica”, les toucans, crocodiles, capivara, quatis, colibris, les perroquets, mais aussi les fourmis, les termites, les scorpions, les serpents.
- Les “gendarmes couchés” et dos d’âne : leur diversité, le nombre de leurs surnoms, leur quantité et leur virulence.
- Le nombre d’églises et leur variété.
- Le nombre d’icône de vierges marie, de saints, d’éloges à Dieu ou à Jésus sur les voitures et les camions.
- Le nombre de références religieuse dans les expressions courantes brésiliennes, particulièrement le “se Deus quiser”.
- Les boissons comme la Guaranà et son goût indéfinissable, l’eau de coco avec deux pailles, les jus de fruits exotiques, la caipirinha et ses effets secondaires...
- Les barbecues.
- Les restaurants “à volonté”.
- Les restaurants “au kilo”.
- L’odeur lorsque l’on roule sur la “linha vermelha”
- La vue du Pain de Sucre au coucher du soleil ou en plein nuit.
- Le “fashion mall”, centre commercial très chic et très cher au pied de la “rocinha”, plus grande favela de Rio.
- Les boutiques où tout est à 1,99 reals.
- Les tongs, particulièrement les variétés de choix des havaianas,
- Le “bombril”
- Les sacs de farine pour servir de serpillière.
- Les produits à payer en trois fois.
- Les paysages fantastiques : Foz d’iguazu, le Pantanal, le nord-est - Paraty, son centre historique, ses boutiques d’artisanat, les sorties en bateau, les îles, le chemin de l’or.
- Ouro Preto, la richesse de son patrimoine, la diversité des pierres précieuses.
- Les pains de queijo.
- Les gens qui s’habillent avec des maillots de foot

- Les bananes : prata, nanica, ouro, d'agua...
- Les pétards et les feux d'artifices surtout pendant à coupe du monde
- Le niveau sonore dans les rues : les voitures qui font de la publicité sonorisée, les vendeurs de gaz, les sons des magasins.
- Les grilles aux fenêtres, la violence et les mesures de sécurité.
- Les répétitions avant le Carnaval.
- Les sambas de "enredo"
- Les chansons: "Agua de março", "Garota de Ipanema", "Berimbau", "Roda Viva", "A banda", "Menino de Rio", "Corcovado" ...et tant d'autres.
- Les "trios electricos", la "Banda de Ipanema", les "blocos", et toute la folie du carnaval de rue.
- Défiler sur la Sapucaí avec un costume encombrant, lourd, inconfortable, mettre 15 jours à se remettre (mal aux pieds, mal aux dos, mal à la gorge, mal aux jambes, mal aux épaules). Mais avoir les yeux tellement brillants quand on en parle, avoir la tête tellement dans les étoiles, avoir tellement la chair de poule rien que d'y penser et de fredonner la samba, que recommencer l'année suivante est une évidence.

Il est difficile de terminer cette liste, voici bientôt 4 ans que j'habite au Brésil, et je ne suis pas au bout de mes surprises. Je pense ne comprendre qu'une infime partie des particularités brésiliennes. Nous devons retourner habiter en France bientôt. Je garderai à l'esprit la joie, le positivisme, cette espèce de don pour le bonheur. Les milliers de photos de j'ai prises du Brésil et des brésiliens ne sont rien comparées à toutes les images qui me resteront gravées dans les tripes. Le Brésil est devenu un membre de ma famille, je n'accepte pas qu'on le critique, je suis devenue patriote brésilienne.

25/02/2017 : La radio passe la version de Wilson Simonal de « um país tropical » en l'honneur du Carnaval de Rio qui commence ce week-end. Je me prends une bouffée de « saudade » et je mets mon album de Baden Powell dans les oreilles pour travailler. C'est là que je reçois un message de Christina qui me renvoie ce texte pour me proposer de le publier ! Incroyable ! On s'est revu récemment avec un grand bonheur. Les années n'ont pas altéré la qualité de notre relation et visiblement, nos esprits sont toujours connectés ! Ce que j'ai écrit il y a 15 ans me parle toujours et résonne en moi comme un berimbau. J'en ai la chair de poule. Que de souvenirs ! Merci et bonne chance à mon pays de cœur.

Sobre Sophie Gabroreau :

Aujourd'hui, je suis professeur des écoles pour l'Education Nationale en France, à 60 km de Paris. Je travaille avec bonheur avec des enfants de 8-10 ans qui découvrent la vie, le

monde, la littérature, les sciences, les mathématiques... J'ai eu la chance ces dernières années de concevoir une méthode enseigner l'anglais aux enfants de 8 à 10 ans (Pop up aux éditions Belin-éducation).

Je suis aussi présidente d'une association qui accueille des comédiens, des artistes de théâtre de rue, des musiciens, des plasticiens pour leur donner un espace de création. Nous organisons des rencontres entre ces artistes et la population locale.

Je parle du Brésil à mes trois enfants qui se souviennent de la faune, des maisons que nous avons habité et de la piscine !

O Amador e a Coisa Amada: considerações acerca da edição do livro “Cartas de Amílcar Cabral a Maria Helena: a outra face do Homem”

Márcia Souto

Transforma-se o amador na coisa amada,

Por virtude de muito o imaginar;

Não tenho logo mais que desejar,

Pois em mim tenho a parte desejada.

Lúis Vaz de Camões

Há alguns meses, senti algo estremecer e este estremecimento, compartilhado com meu companheiro de vida e de lida, tornou-se enternecimento.

Confiadas pela historiadora Iva Cabral, tivemos, eu e Filinto Elísio, a grande honra de poder trabalhar, enquanto Editores, as cartas inéditas de Amílcar Cabral à sua primeira esposa, Maria Helena Vilhena Rodrigues. As missivas datam de 1946 a 1960.

Pelo facto, compreende-se o estremecimento e a emoção, bem como a responsabilidade que nos coube em editar tão valiosos textos. Desde o dia da generosa prenda, legada pela primogénita do casal Amílcar Cabral e Maria Helena, dormimos e acordámos envolvidos numa atmosfera de encanto. Já disse Guimarães Rosa que as pessoas não morrem, ficam é encantadas; assim, ressuscitados, senão mesmo transformados pelas cartas escritas por um Amílcar Cabral colega, amigo, namorado e marido de Maria Helena, estas passaram a habitar muito do nosso trabalho, da nossa casa, do nosso corpo, do nosso pensamento.

Do encantamento ao labor. Tratava-se de um livro de 53 missivas de/com amor, em que fomos vendo o desfiar de um belo romance nascendo, tomando corpo e caminhando firme, não só no tempo, mas no espaço, posto que por terras portuguesas, cabo-verdianas, bissau-guineenses e angolanas.

São cartas em que se vão descortinando aos poucos o Homem por trás do Mito, assim como a Mulher, companheira e camarada, que, por meio do afeto e da confiança, permite-se estar na História. O amor a mover o mundo... O amor entre duas pessoas a metonimizar o amor pela Humanidade.

Superados os estremecimentos, arraigado o enternecimento, surgiu-nos um pudor estranho (“Mineira é Fogo!”): como tornar públicas letras tão íntimas? Ato contínuo, percebemos que a importância de se compreender Amílcar Cabral, uma das grandes figuras da nossa contemporaneidade e um dos arautos da luta anticolonial e anti-imperialista no século XX, superaria quaisquer sensações de invasão da privacidade. É que muito da intimidade de Amílcar, pelo teor germinal, explica o tanto do “homem do mundo” em que se tornara Cabral. Embora “amilcariano”, como o próprio intitula seu estilo epistolar, não se pode fechar os olhos ao “cabralismo”, já patente, então, no jovem estudante de engenharia agrónomica ou consolidado, mais tarde, no competente engenheiro, que se compromete, por inteiro e com coerência, à luta pelo direito à autodeterminação e à independência dos povos africanos.

Ao invés dos frios e longínquos anexos, tomámos, na edição do nosso labor, a decisão de destacar os textos fac-similados (razão de ser do livro), acompanhando cada transcrição com o seu respetivo original, de modo a propiciar aos leitores não só o acompanhamento, no calor da leitura, do texto manuscrito (o papel, a letra e os estados de alma, elementos que possam

vir a revelar mais acerca do autor no momento da feitura da carta), mas também para facilitar alguma atenção especial que os mesmos possam ter em relação a alguma passagem e facilitar o contato mais próximo com o texto autógrafa.

Nesta edição da Rosa de Porcelana, amadora transformada, consoante a semântica camoniana, creio que operámos a tão barroca e moderna transsubstanciação: vivemos, com alegria e consciência, como editores, parceiros, companheiros e amantes, um pouco da vida de Amílcar e Lena, com a certeza de que o mesmo pode acontecer aos muitos leitores que desejamos para esta obra.



Contos



Eunice Guimarães

O Primeiro Amor

Era década de 70, exatamente no ano de 1977, em uma cidadezinha do interior de Sergipe, como em tantas outras cidades do semi-árido brasileiro, a prioridade era a agricultura de subsistência. Nessa cidade, vivia uma garota chamada Maria e um garoto chamado Antônio. Ela, entrando na adolescência, no auge dos seus 13 anos, magra, cor branca, cabelos cacheados e castanhos escuros, olhar cativante e belo. Seu corpo, tomando forma de mulher, começava a chamar a atenção dos garotos. Maria era sempre meiga para com todos e na sala de aula, sempre estava entre as melhores alunas. Já Antônio, era um pouco mais velho. Com 15 anos, pele morena curtida pelo sol, cabelos castanhos claros, magro, com um sorriso cativante no rosto. Em relação ao seu desempenho escolar, era aluno regular. Ele adorava jogar futebol e falar sobre as meninas “paqueras”. Como vimos, estavam ambos na fase das descobertas e na fase em que os hormônios afloram com toda força! Estudavam no único colégio da pequena cidade, Colégio Estadual Josino Menezes, cursavam a 6ª série, do 1º Grau, no turno da noite. Desde a primeira infância, se conheciam. Antônio era amigo dos irmãos de Maria.

Maria era tímida e nunca havia namorado ou gostado de qualquer menino. Enquanto Antônio, mais atirado, já tinha relatos de paqueras! À medida que cresciam, foi nascendo um carinho e um gostar especial entre eles... Surgiu o amor! Nesse contexto, as amigas de Maria, bem como os amigos do Antônio, perceberam logo as trocas de olhares entre os dois e, principalmente, o carinho com que se tratavam. Vale lembrar que, naquele tempo, tinha que ser feito o pedido de namoro! Verbalmente, ou por bilhete ou por carta, o qual seria entregue por um amigo (a). Apesar de Antônio ser bem extrovertido e líder da turma, tinha se tornado tímido, em relação a assunto de namoro. E Maria, nem se fala, era tímida, toda! Faltava então, coragem a ambos para fazê-lo...

Os dias e as noites foram passando... No intervalo das aulas, todos se reuniam no pátio do colégio, onde existiam vários pés de cajueiros. Ali, eram realizadas as brincadeiras. E também, aconteciam os flertes! Os amigos de Maria e Antônio, sabendo do amor entre os dois, resolveram dá uma mãozinha! Era uma noite estrelada de primavera, quando todos estavam reunidos no pátio, que começou a tão conhecida brincadeira do “telefone sem fio”. Foi nesse momento, que chegou aos ouvidos de Maria, o pedido de namoro feito por Antônio. A resposta foi um apaixonado Sim. Maria e Antônio eram pura felicidade! Então,

ao retornarem à sala de aula, onde antes sentavam em carteiras conjugadas, porém com outros amigos, resolveram fazer a troca, passando a sentarem juntos! (Ato que fez com que a Professora Glorinha, ficasse de “olho” em ambos...)

O colégio ficava no final da rua Jackson de Figueiredo, local onde também se localizava a lavanderia e o SESP. Naquela época, os alunos tinham que andar a pé. E era percorrido “um bom pedaço de chão” para chegar ao colégio e do mesmo modo, voltar para casa. Mesmo assim, era uma verdadeira festa, a hora da saída do colégio! Aconteciam cantorias, brincadeiras e, quem tinha namorado (a), aproveitava esse retorno a casa para namorar... E foi o que aconteceu com a Maria e o Antônio, os quais, pela primeira vez, aproveitavam o momento para segurar, um na mão do outro e seguirem rumo as suas casas. O namoro tinha que ser um segredo para os pais da Maria, pois estes últimos não permitiriam o namoro, por ser a moça dessa história, muito jovem.

Na noite que aconteceu o sim, Maria iria dormir na casa de sua avó, para fazer-lhe companhia. Ao chegarem à porta da casa, ambos ficaram se olhando e resolveram sentar nos degraus da calçada. Ficaram calados, de mãos dadas, observando as estrelas e vendo alguns amigos que ainda passavam de retorno do colégio. Já era tarde! Antônio ainda tinha que seguir para sua casa, e a avó de Maria, já mandara que ela entrasse, pois já era hora de dormir.

Soprava uma brisa suave e chegavam aos ouvidos do casal, notas musicais! Estrelas no céu cintilavam! Nesse momento, Antônio deslizou sua mão sobre a face de Maria, a qual ficou ruborizada, porém, gostou e retribuiu o carinho, passando suavemente os seus dedos sobre o queixo de Antônio, o qual aproveitou o gesto e segurou a mão dela, depositando um beijo. Em seguida, foi aproximando seu rosto no de Maria, a qual foi fechando os olhos, na espera pelo toque dos lábios dele sobre os dela... Fato esse que aconteceu, fazendo ambos tremerem e sentirem pela primeira vez, muitas emoções! Os corações, então, aceleraram! Uma energia percorreu os seus corpos... Sentiam como se estivessem flutuando, em um mundo só deles! Continuaram abraçados, até o momento de Antônio partir. A vida passou a ter um novo sentido para Antônio e Maria... Nascia o primeiro amor, para ambos!



Crônicas



Eunice Guimarães

Banho de chuva

Sexta-feira. O dia amanheceu nublado. Acordo e continuo na cama a observar, através das janelas do meu quarto, o tempo lá fora. Sopra um vento frio e o ar está impregnado do cheiro de terra molhada, fazendo-me reportar a minha infância, aos dias de chuva.

Vivi a minha infância em uma cidadezinha incrustada em um morro, no interior do nordeste. Um lugar tão pacato que, quando a chuva chegava, além de ser provedora de bênçãos, era motivo de verdadeira festa para os habitantes desta, e em especial para as crianças, quando, em algum momento de distração dos pais, as brincadeiras aconteciam na chuva. Os pingos que batiam nos telhados e escorriam pelas biqueiras das casas, eram músicas para os nossos ouvidos. Parecia que nos convidavam para que fôssemos tomar banho de chuva, o que realmente terminávamos fazendo. Eu, meus irmãos e irmãs, bem como os meus amigos.

Um dos locais que mais gostávamos de tomar banho de chuva era nas biqueiras que desciam das paredes da igreja. Ficávamos correndo na calçada, indo de uma biqueira para outra, quando não, íamos para as biqueiras das casas. Outro local apreciado para as brincadeiras que aconteciam na chuva era na Praça da Matriz, na parte mais aberta onde não tinha árvores, no Cruzeiro. Ficávamos a sentir cada pingo de chuva a bater em nosso rosto, em nossa pele... Era uma sensação maravilhosa! Sentíamos como se fôssemos parte viva da natureza. O frio não era sentido, apesar de que a pele ficava arroxeadada e enrugada. A nossa única preocupação era aproveitar aquele momento, tão simples e tão nosso, até o momento em que as nossas mães resolvessem chamar e dar por acabado o banho na chuva.

Quando a festa do banho na chuva acabava, éramos obrigados a tomar um banho no chuveiro ou na torneira, colocar uma roupa seca e em seguida, tomar um copo de leite quente, para esquentar o corpo. Durante o resto do dia, ficávamos na cama ou rede, onde, embalados pela chuva, terminávamos adormecendo.

Banho de chuva! Algo tão simples, mas tão marcante na vida de quem já usufruiu desse prazer.

Maria Eunice Guimarães Santos Garcia, nome literário Eunice Guimarães. Nascida em Japoatã/SE, em 26/03/1964. Residente em Aracaju. Graduada em Enfermagem. Servidora Pública Federal. Iniciante como escritora e poetisa, com diversas participações em antologias poéticas e revistas. Apaixonada pela natureza.

Economia Criativa

Karina Achôa Berriel

Lá ia a metade da década 80, quando viajando Brasil adentro iniciei projetos de Economia Criativa - só poucos anos atrás soube que este era o nome das tais atividades!

Depois de algumas vezes na região de Santa Cruz da Vitória, na Bahia, minha equipe e eu (um motorista que fazia as vezes de técnico, mecânico e muitas vezes de Anjo da Guarda!) já sabíamos que a cidade era pequena o suficiente para ter uma única praça onde ficava a Prefeitura, o coreto, e ao redor todo o comércio local: um mercadinho, uma lotérica, que funcionava como banco, ponto de encontro e parada de ônibus inter municipal duas vezes por semana.

Distribuído por aqui e ali, um marceneiro; um meio pedreiro, meio eletricitista; uma manicure e pelo resto da rua gente muito simpática e gentil.

Olhando no mapa do Estado, a cidade esta logo abaixo de Água Fria, de Graças a Deus e de Boa Sorte; ao lado de Pau Brasil e Rio do Meio, todas, pequenas cidades com suas características singulares, apesar das semelhanças de dificuldades e de quase abandono.

Há pouco mais de setenta quilômetros fica Itapetinga, de porte médio que nos recebe com um lindo lago na entrada da cidade; que tem hotel, restaurante, *lan house* e onde ficávamos hospedados, enfrentando todos os dias a esburacada estrada de terra para trabalhar.

A cidade é situada numa leve depressão de um vale suave, na ponta de uma sinuosa estrada de terra batida, que serpenteia fina e longamente a paisagem, quase sempre sem árvores e sem propriedades rurais as suas margens.

Chegamos a cidade com a missão de formar e treinar um grupo de jovem moradores à operar equipamentos para corte de mármore e granitos – resíduos das minerações ao redor – e produzir objetos que pudessem ser vendidos em feiras regionais, nas vizinhas cidades e onde mais ações conjuntas os levassem, gerando assim ocupação e renda.

Um dos grandes desafios era a falta de comunicação, a distância e as estradas descuidadas, que impediam por exemplo, das casas terem janelas com vidro, pela falta de jeito para transportá-los intactos.

Para acertar no desenvolvimento dos produtos a serem executados pelos aprendizes, sempre havia uma interação muito grande; muitas entrevistas com os moradores, procurando avaliar as diversas opiniões e as reais necessidades.

E qual não foi minha surpresa ao identificar, que os produtos que eles faziam, poderiam ser consumidos ali mesmo na cidade, atendendo um desejo de homenagear aos seus entes queridos já falecidos: a maioria dos túmulos não tinham cruces.

Simple assim: a única cidade da região que tinha uma marmoraria capaz de fazer cruces para

esta finalidade, fica distante quase 200 km. Era preciso esperar que quatro ou cinco famílias quisessem as cruzeiras, tivessem o dinheiro para a compra e mais, para dividir com quem fosse até lá duas passagens de ida e de volta, pois na primeira viagem, fazia-se o pedido, pagava-se tudo e dois meses depois ia-se buscar a encomenda!

A mudança nesse hábito é sim Economia Criativa.

Nascida em Bauru, no Estado de São Paulo, mudou-se muito jovem para a Capital.

Tornou-se Designer por profissão; cronista por opção; contadora de história por paixão e Cozinheira (diferente de "Chef") por sedução.

Escreve suas histórias em www.caderninhodeviagem.com.br e em portais diversos; adora conversar.

Pós graduada, atua na área de Economia Criativa desde o final da década de 80, quando esta atividade ainda não se chamava assim.

Frio na Alemanha

Karina Achôa Berriel

O frio deprime! Principalmente com neve. Depois de semanas de dias cinzas, a claridade do céu parecia esconder um tímido sol por trás de toda nebulosidade.

As amplas janelas do apartamento não tinham cortinas nem venezianas, o que me acordava assim que o dia nascia.

Depois da última viagem a Pforzhenhaim – onde seguia minha pesquisa profissional - já fazia duas semanas que eu não saía de casa, só estudando. Já tinha três meses que eu não sabia o que era um abraço. Desde que cheguei só convivía com alemães, que sinceramente não são nada afetuosos, para abraçar instintivamente quando se encontram.

Tomei um banho demorado e o último café que havia em casa. Realmente eu teria que sair, ao menos em busca de sobrevivência.

Gorro, cachecol, casaco, botas, guarda chuva, enfim todo o arsenal para sobreviver fora do metrô, de alguma loja ou do Museu que eu pretendia visitar.

Dentro de três semanas se encerraria a mais importante exposição de pintura renascentista da Europa, e eu pretendia vê-la e revê-la.

Enfrentei minha maratona normal para chegar em qualquer lugar, já que morava numa distante periferia de Munique: 1500 m à pé até o ponto de ônibus, duas baldeações de metrôs e alguma procura pelo tal Museu. Errei quando a fome me pegou. Entrei num café que eu conhecia e que fazia uma boa omelete. Devorei-a com um enorme chocolate quente e um delicioso pão fumegante de semente de girassol. *O frio da rua me traiu.* Caminhei longamente pelo parque que abrigava o Museu de Arte. Cinco marcos por um ingresso (sim era década de 90), não é muito. Já na apresentação, percebi a importância da exposição. Soube que ali teria um panorama da joalheria da época, que não estava escrito em nenhum livro. O entusiasmo por ter optado em ir a exposição encheu-me de expectativas; quanto seria rica a visita para complementar minha pesquisa. Os dois quadros na sala de entrada, eram de uma complexidade e profusão de mulheres ricamente ornamentadas com joias de época. Inebriada, olhei atentamente cada detalhe; as molduras, os traços, a arquitetura da sala do Museu...

De repente, senti como se o chão mexesse e se o teto (já muito alto) se alongasse. Caminhei lenta e cautelosamente, buscando uma área de descanso. Pensei em tomar algo forte, mas notei nas placas que o café ficava na ala oposta a que eu estava, e com certeza eu não chegaria lá. Respirei muito forte e tentei manter a lucidez, quando percebi que o que me acontecia era uma febre repentina. Eu sentia todo meu corpo arder, e um certo calafrio me invadia, talvez reação de um choque térmico. Não sei de onde saíram aqueles braços, mas um gentil senhor, segurou-me pelo braço, fez meia dúzia de perguntas e levou em segurança de volta até a entrada do meu prédio.

Com certeza não era um alemão! Anjo da guarda talvez.

Nascida em Bauru, no Estado de São Paulo, mudou-se muito jovem para a Capital.

Tornou-se Designer por profissão; cronista por opção; contadora de história por paixão e Cozinheira (diferente de "Chef") por sedução.

Escreve suas histórias em www.caderninhodeviagem.com.br e em portais diversos; adora conversar.

Pós graduada, atua na área de Economia Criativa desde o final da década de 80, quando esta atividade ainda não se chamava assim.



Glória Góes

Meu ninho reverso

Reverso: palavra para expressar a síndrome do ninho vazio, só que do lado da filha. Filha que sente falta do colo da mãe. Saudade em vida. Estranho sentimento. Parece um ensaio, uma preparação para o dia que não a terei mais.

Uma cena da infância me retorna: chorava toda vez que pensava que ela pudesse morrer. E hoje choro também. Ontem, anteontem, sempre. Vejo meu colar, penso: como vai ser sem ela? E quando eu olhar para esse colar e ela não estiver? Vejo uma roupa, penso: o mesmo. Os enfeites de Natal. De novo. Tudo tudo me faz lembrar dela, minha mãe, meu primeiro ninho.

Será que ela sente o vazio da tão famosa síndrome? Então vem. Vem ficar comigo. Saudades...

Sobre Glória Góes

A psicanálise é meu suporte para compreender um pouco o que há de humano- ou des-humano em nós. Minha atividade principal, assim, é pensar. E quando o pensamento remexe muito minhas emoções preciso concretizá-lo, dando-lhe forma com a palavra escrita. E o que ultimamente anda me rondando é o mistério “vida e morte”... O que mais representa a vida se não a renovação, o ciclo da Mãe Natureza? Mãe... Sobre a morte, estive perto dela, vivi meu luto antes de morrer e para sobreviver precisei, mais uma vez, escrever: *Do Luto à Fé*. A escrita me salvou e a fé também.



Ítalo de Melo Ramalho

Quartos e outros quartos

No açougue literal da vida é assim: nós chegamos e, dependendo da ordem, seguiremos em uma fila a esperar o quilograma, respectivo ao valor pecuniário que trazemos no cofre-mão, que virá pressurizado, conservando, de modo artificial, a pressão que rompe das fibras da alcatra, do músculo e da víscera enodoadas de sangue em estado glacial. No açougue da vida, quando insatisfeitos com o que não vimos e que, portanto, não autenticamos, não conferimos segurança ao carimbo das vigílias, timbrado por instituições de vigilância sanitária nas vilas/câmeras de gás que guardam quartos bovinos e outros quartos. Por isso, solicitamos, nós clientes, de forma direta e descortês à senhora da faca, o naco que a gula, em consonância com a visão, anseia e vislumbra em/com surtos caninos junto ao cheiro e ao paladar dos preás em tempos de inverno: gordos e imensos preás! E de quebra, repassamos à carniceira a torpeza vil da moeda corrente em vigor. Limpo argênteo, que, como obediente e domado marsupial, fixará residência momentânea no avental maculado de grená antes do próximo troco-cliente.

Já no açougue-vida a ordem é a desordem. Não a desordem do caos que, por beleza, pode brevemente aprisionar a criação, algoz do criador, em átimos de elevado devaneio místico/artístico/espiritual, para, só então, deixá-la livre nos abismos da ausência de linhas da inevitável liberdade de interpretar os signos do real e da realidade. Mas a desordem seca que nada cria e tudo extingue.

No açougue-vida a vida é seca. Vidas secas. Só há espaço para secas vidas. Secas, porque são incompletas no ciclo da existência. O evento gérmen se quer consubstancia o evento morte. O nascituro morre ao primeiro respirar e segue o seu réquiem comprovado pela inexistência da fenda na palma da mão direita que marcaria o que poderia ser nomeado de futuro. Essas secas sementes são como

carnes embrulhadas – por cartões-moedas – que lhes pressurizam o ânimo. Ânimo, que inauguraria, catalisaria e redimensionaria, nos engenhos das cavernas, força e movimento para o enfrentamento à hostil condição humana. Ânimo que tem sido cerceado de maneira tal que o impulso para o intento quimérico, perde terreno nas estâncias das ações individuais e coletivas libertárias, e passa a integrar, de forma hipnótica, o exército distópico e anômalo das correntes que condicionam todos/as ao mugido bovino. Ao ladrar ecumênico.

Nesses dois açougues, o papel-embrulho terá descanso apenas quando decomposto na pedra e, com a virada da ampulheta, iniciar o desossar do fruto. Nesses açougues, as carnes seguem postas em impermeáveis sacolas de plástico!

25.II.2017

Sobre o autor:

Ítalo de Melo Ramalho, advogado radicado em Aracaju/SE, é diletante das artes literárias, visuais, musicais e boa convivência. Sobre ciência devota seu tempo a Sociologia, Antropologia, Política e Direito. É colaborador do sítio virtual *Substantivo Plural* (www.substantivoplural.com.br).

Estrangeira, eu?

Márcia Souto

“E qual é a complicação disso?

Se eu dissesse que a fronteira é aqui (*com o braço, faz um risco no ar*),
agora eu estava num país, (*dá um passo para o outro lado desse risco invisível*),
agora estava noutro país. Só assim.

Qual é a complicação disto? (*Saltitando de um lado para o outro:*)

Agora estou num país, agora estou noutro; agora estou num,
agora estou noutro.

Só existe complicação para quem gosta de complicar.”

(In: *Estrangeiras*, de José Luís Peixoto)

Acabou de sair do forno o livro “*Estrangeiras*, de José Luís Peixoto, que chega ao público ao mesmo tempo em que o texto é encenado no Teatro Rivoli, na cidade do Porto, pelas atrizes Francisca Lima, Janaína Alves e Sílvia Lima, com direção de João Branco.

A peça mostra o encontro entre três mulheres que, unidas pela adversidade de terem sido “barradas” numa fronteira, desencontram-se na língua que, paradoxalmente, deveria ser-lhes um fator de identidade. Com a certeza de que sozinhas caminham contra o vento, vencem a barreira da língua (língua?) e aconchegam-se no mais que humano que existe em nós. Embora lusófonas, as personagens conciliam-se a despeito disso. Explico por que, ou melhor, explica João Branco, com o texto “O que é isto da lusofonia?”, posfácio do livro de Peixoto, em que reflete sobre a condição do lusófono, “que se sustenta numa língua que é comum, mas só nas aparências. Um espaço geográfico que trapassa todos os continentes e onde o desconhecimento mútuo é regra.”

Nestes 20 anos da CPLP (Comunidade dos Países de Língua Portuguesa), entre várias tentativas de aproximação, não me parece ter havido grandes ganhos objetivos relativamente à vida das pessoas, cidadãos nacionais do Brasil, Portugal e dos Cinco (expressão de Mário Pinto

de Andrade, resgatada por Inocência Mata, para referir-se aos países africanos que sofreram a colonização portuguesa: Angola, Cabo Verde, Guiné Bissau, Moçambique e São Tomé e Príncipe). Embora haja um balcão indicado para portadores de passaportes de países da CPLP nalguns aeroportos, nunca vi serem utilizadas tais portas preferenciais na passagem das fronteiras, mas estão lá, como numa metáfora de que a Comunidade só existe no papel, uma placa que sugere uma desconfiança discreta, mas pungente, de que o “outro”, ainda que fale a “minha” língua, deva ser tratado como um estrangeiro absoluto, tal qual Meursault, o sociopata absurdo criado por Camus.

O livro de José Luís Peixoto renovou em mim um não sei quê de estrangeira, uma lembrança de que não sou daqui (alguém o será?), ou melhor seria dizer uma sensação de que não sou do agora, como Caetano Veloso nos lembra em voz suave e acutilante: “E eu, menos estrangeiro no lugar que no momento, sigo mais sozinho caminhando contra o vento”.

Sendo brasileira, tendo vivido em Cabo Verde e residente em Portugal, compreendo de modo paradoxal a experiência da tal condição do lusófono. Sinto-me, não raras vezes, como cidadã lusófona, não tendo vivido grandes dificuldades no que diz respeito à expressão linguística e também cultural, é verdade. Marca-me o meu DNA (ou ADN?!) meu jeito mineiro de ser, com meus uais e ôces de permeio, mas também posso papiar crioulo na minha toada portuguesa, entre um pá e outro, p uma placa das portadores de passaportes de paa, entre um p meus uais e dos tais balcL, CUJO LIVRO , EM QUE SOU UMA DAS ORGANIá! Para a minha mãe, às vezes soa esquisito o meu falar. Certamente já tenho alguns hábitos portugueses que podem ser estranhos aos meus mais-velhos, mas isso penso deva ser encarado como mais um elemento a compor-me, a criar-me a fazer-me plural. Guimarães Rosa, na sua obra-prima, “Grande sertão: veredas”, escreve: “O importante e bonito do mundo é isso: que as pessoas não estão sempre iguais, ainda não foram terminadas, mas que elas vão sempre mudando. Afinam e desafinam.” E assim, entre um acorde e outro, vamos sendo muitos, múltiplos, compósitos, daí ser incoerente com a nossa própria natureza a segregação da fronteira, a paranoia de diferenciar o daqui do de acolá, a tentativa dos brexits, a hipocrisia da crença na livre circulação de bens, mas não de pessoas. Quando vejo o quão cansativo é para o cidadão cabo-verdiano adquirir um visto para entrada no Brasil, ou alguma desconfiança em relação ao meu diploma brasileiro que deve ser “validado” para que eu possa cursar uma pós-graduação em faculdade portuguesa, o meu lusotimismo fica um tanto abalado.

Abala, mas não cai, pois, ainda que com tropeços e atropelos, veem-se novas tentativas de convergências, como o Novo Acordo Ortográfico, mas isso já é discussão para outra cró(ô) nica, por ora proponho para reflexão mais um trecho da peça Estrangeiras: “Estava pensando que a gente veio de lugares diferentes, cada uma de seu lugar, mas chegámos aqui. Talvez lá, já estivéssemos no mesmo lugar porque já estava certo que havíamos de chegar aqui, ao mesmo lugar, à mesma situação. Estamos na mesma situação. Somos iguais. Somos a mesma coisa.”

Márcia Souto, Mestre em Literaturas de Língua Portuguesa, publicou em 2013 o livro de crónicas “Fenestra”. Há três anos criou, em parceria com o poeta Filinto Elísio, a Rosa de

Porcelana Editora. Dedicada-se não só às crônicas, outrora no Jornal A Nação (Cabo Verde) e agora no Ponto Final (Macau), mas também a publicar alguns dos mais importantes autores de Cabo Verde, nomeadamente o historiador Antônio Correia e Silva, o encenador João Branco, o poeta Armênio Vieira (Prêmio Camões 2009), o poeta Corsino Fortes (Prêmio Vida e obra da Academia Caboverdiana de Letras) e José Maria Neves (Ex-Primeiro Ministro de Cabo Verde), dentre outros.

Divino ofício

J. G. Pascale

Faz algum tempo, visitava com um amigo professor o Centro Cultural Vergueiro, em São Paulo, SP. De passagem, observávamos um grupo de adolescentes a ensaiar coreografias de street dance, aqueles acrobáticos e harmoniosos movimentos em vários estilos ao som de ritmos bem marcados. À medida que a música fluía, vi que, sem dúvida, dedicavam-se com empenho à sua arte.

Enquanto se divertiam, de maneira saudável, ressalto, o velho mestre disse: “Olhando para eles assim, buscando granjear empatia, quem não é professor nem sequer imagina o estresse que alguns desses podem causar na sala de aula”. Respondi-lhe que, por mais que as novidades surjam, o ser humano permanece o mesmo. Certos padrões comportamentais continuam a se repetir ao longo dos tempos.

Mudamos de assunto e, depois de alguns minutos, despedimo-nos, ambos tomando o metrô em sentidos opostos. Entretanto, a frase dita pelo professor me acompanhou em meus pensamentos. Como algumas ideias levam a outras, lembrei-me de meu amigo Paulo Roberto, casado com Maria da Graça, professora e cientista de muitas credenciais, que me contou fato ocorrido durante aula ministrada pela esposa em uma universidade. Destaco que a mestra é dessas que preparam a aula e a transformam em ato de amor, ou melhor, em obra de arte.

“Situação mais surreal, meu irmão”, ele afirmou exagerando um pouco a indignação, no limiar teatral da ira. Acompanhara a esposa, que ia dar a aula inicial naquela noite. Depois iriam namorar no cinema. Sentou-se na fileira da frente. Segundo seu relato, não haviam decorrido cinco minutos, quando três rapazes se levantaram, sem nada dizer, e cruzaram a soleira da porta. Passados mais dez minutos, duas moças fizeram o mesmo. À medida que a aula prosseguia, outros trios e duplas saíram. Ao final, restavam menos de um terço dos alunos. Era de esperar que prestassem atenção à aula; porém, desatentos, na verdade entretinham-se em conversas sobre amenidades. A lista de presença, que passou de mão em mão, retornou com todas as assinaturas. “Isso é que é fenômeno paranormal – coisa mais inexplicável...”, disse meu amigo. O esposo da professora não sabia, a seu ver, se o pior fora a evasão ou as conversas intermitentes entre os que permaneceram na sala. Ele não conseguia entender por que “uma aula excelente como aquela – sedutora em si, pois explicava a própria vida – não despertasse interesse naqueles (in) discentes”: nem nos que saíram sem pedir licença, sem dar um boa-noite; nem nos que ficaram conversando outros assuntos entre si, sem acompanhar a aula. “Não tinham o menor interesse em fruir a aula”, ele concluiu. Comentei que, pelo menos, fora um desrespeito pacífico, sem desacato ao professor.

Ainda permitindo que uma ideia me levasse a outra, lembrei-me do que me contou um livreiro lusitano. Nos primórdios da Universidade de Coimbra, em Portugal, há mais de seis séculos, existia uma espécie de quarto de detenção para alunos indisciplinados. Se respondessem mal ao professor, ou manifestassem qualquer falta de respeito, eram trancafiados ali por determinado tempo. Parece-me que, em nossos dias, com a evolução dos costumes, essa forma de punição jamais retornará. Felizmente. A meu ver a sala de aula bem que poderia ser a extensão da casa, onde o ambiente de amor familiar prevalecesse.

Lembro-me de ter comparecido à reunião pedagógica na escola onde uma de minhas filhas estudava e vi que a instituição ainda pode ter o controle da situação, se todos estiverem de

acordo. Conforme palavras do diretor, o estudante precisa ser o maior interessado nos resultados positivos que o modelo de ensino adotado visa proporcionar. Por seu lado, sem ser repressiva, a escola faz questão absoluta da observância de um mínimo de disciplina para que possa pôr o programa em prática.

Assim, desde que verificada alteração na conduta do aluno, na primeira vez ele recebe amigável advertência verbal. Na segunda, esta se formaliza por escrito, informando os responsáveis quanto ao ocorrido. Na terceira, sofre suspensão de um dia, do que os pais deverão ficar cientes. Na quarta, o aluno retorna à casa levando com ele protocolos para providenciar sua transferência. Não sou adepto de ações radicais no tocante à pedagogia – qualquer radicalismo é inaceitável –, acredito que professor e alunos não devem abdicar do diálogo saudável, que integra e constrói, como via de mão dupla que torna a viagem menos estressante. A consequência é que todos têm a ganhar. Tudo se resume, em última análise, na manutenção do amor ao saber e no respeito mútuo.

Esta não é uma comparação, mas tanto no tocante à escola pública quanto à particular, em que pese a distância no tempo, não há grandes diferenças entre os jovens da antiga Coimbra e os de agora. São os velhos alunos de sempre. Aqueles, hoje, já não poderiam ser detidos em um quartinho. Os alunos de hoje têm até a liberdade de entrar e sair da sala de aula sem dar satisfações ao professor, além de abusar das conversinhas inoportunas. São novos modos de vida.

Existe uma terceira via, contudo, como o desenvolvimento de uma pedagogia poética, em que professores e alunos buscassem atingir resultados sem traumas e sem tédio, privilegiando a criatividade, o que poderia evitar reincidências nos padrões (in) disciplinares. Apesar das bem-vindas novidades – muitas se constituindo em passos à frente –, algumas regras e métodos ainda são necessários: é preciso fluir com no ritmo da dança, até que tudo seja só música. Afinal, no exercício do divino ofício da pedagogia é necessário sempre demonstrar amor à arte.



Lilian Cavalcante

Herança

De herança deixaste-me, entre tantas coisas, o sabor das comidas que não comi; a brisa fria do mar salgado que não entrei; a visão da cidade alta, linda e iluminada nas noites de verão. Deixaste-me a esplanada do Figura Bar, a decoração de natal nublada pela noite fria de dezembro; a academia que não frequentei e o teu suor que não experimentei. Deixaste-me a neve da serra, o ruído das correntes às rodas do carro; o cheiro da fumaça do teu cigarro e o hálito do «scoth». Deixaste-me os acordes do Jimi Hendrix; o apelo cadenciado do Robert Plant. Deixaste meu corpo molhado pelo mar... ainda baloiço nas ondas que deslizaste e de lá, tanto me evocaste! Deixaste tanta poesia, tanto riso, tanta lágrima! Deixaste em mim tanto do que não sou, mas que tornei a ser. Ainda ouço o barulho do comboio e as vozes das pessoas, o mar quebrando ao lado...sinto o mundo longe dos meus pés, às vezes dois andares, às vezes seis. São cores, sons, ritmos, gostos que me visitam, que me roubam daqui.

Deixaste em mim tanto de ti, tanta vida que a morte já não leva.

Oração

Deixa-me Senhor repousar em teu colo, adormecer meus instintos, silenciar meu pensamento, derramar lágrimas de alívio, não ser alvo, nem estar pesada.

Deixa-me Senhor ser a tua companhia constante, tu meu e eu tua, sem intervalos.

Não careço de teu nome, escritura qualquer, regras ou caminhos. O encontro é a Salvação, a experiência o atestado da existência em mim, já me entrego, sem ressalvas a quem me quer pertencer, Senhor meu.

Dói-me, insuportavelmente, o punhal frio da Solidão.

Dias nublados

Eu não choraria por minha velhice, nem gemeria tanto por minhas dores e cansaços, nem me assustaria no espelho se o tempo que carrego fosse o tempo da minha alma.

Estou lá atrás – uma menina, ensaio de ninfeta, boiando nas fantasias, carecendo colo de mãe, mimo de pai, brincar de bola com os irmãos, a escola, a pracinha da igreja e a bicicleta “cecezinha”. Mas aqui está uma mulher com a face sendo navalhada pelo tempo – sulcos finíssimos ao lado dos olhos, que despencam tristes; o cabelo ralo pinta-se de branco, e a uma voz constante me chama de “mãe”. Meu corpo de quando em quando ferve por alguém que não tenho, e uma solidão fria tem sido o véu da minha tristeza.

Os dias tem sido nublados. Sou menina, vestida de mulher. Estou viva como quem morreu.

Sobre certa urgência

Um dia me disseste com poesia “ é urgente o amor, é urgente amar”, sem contratos ou acordos, de alguma maneira, talvez pensavas, na altura, ser eu a ninfa dourada, a sereia encantada.

Encontraste a pequena e faminta menina muda. Poeira no vento, nuvem que passou.

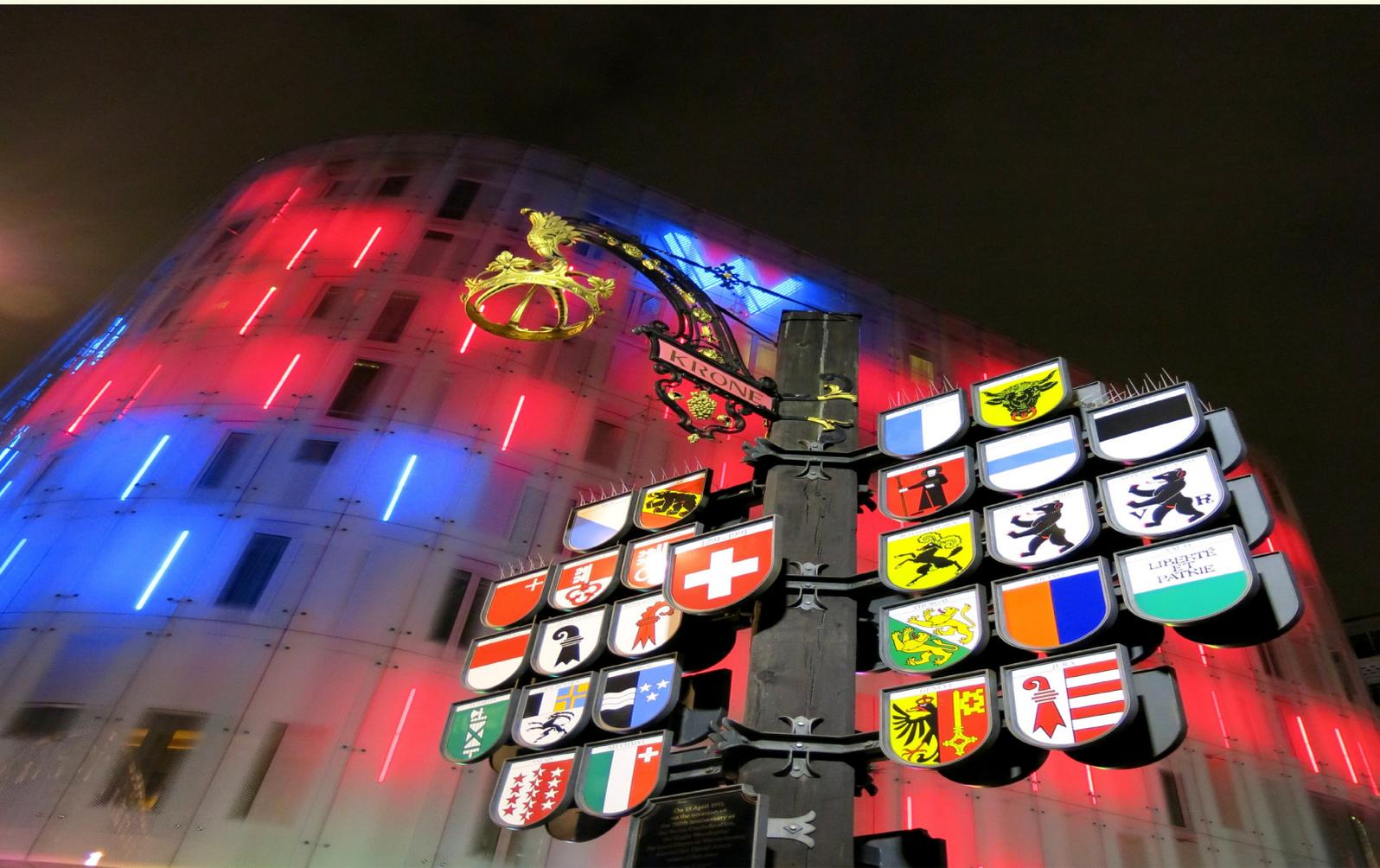
Continuamos, pois, na urgência do amor, na fome e na solidão que cada um, a seu modo, alimenta.

Guardo-te em mim, apenas como o sabor de parques goles dum vinho bom que não

pude degustar até o fim, e que, por desperdício, meu Deus!, foi para o lixo.

Sobre a autora:

Lilian Cavalcante, graduada em Letras, é mestranda do Programa de Pós-Graduação em Letras da Universidade Federal de Sergipe.



Poesias



Cris Souza

Fagulhas

Minh'alma tem doce acalanto,
Igual à brisa que agita as folhas,
Com ardor abrasador, no entanto,
Quero, em seus lábios, beber fagulhas.

Quero, em noite bela e cândida,
Indiscreta, afagar sua face trêmula,
Soltar meus cabelos na noite plácida,
Para, juntos sermos vidas, sem firula.

Em seus olhos miro meu pensamento...
Não quero a liberdade surda e mansa,
E sim a fúria venturosa do sentimento.

Não é tarde demais para a paixão fugidia,
O silêncio das perdas nos sepulta, em vida,
A fome do instinto insatisfeito é agonia.

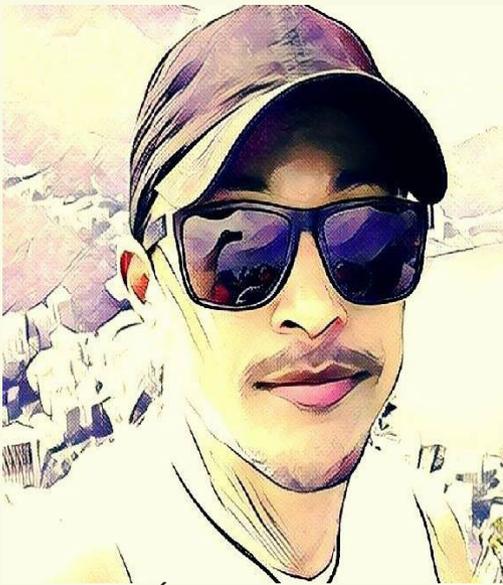
20.02.2017

Biografia

Educadora Cris Souza

Presidente da ALES-Academia de Letras Estudantil de Sergipe. Diretora da BCVL-

Biblioteca Comunitária Viajando na Leitura. Pedagoga, Jornalista, antologista e escritora de livros infantis. Poetisa, coordena o Café Poético Sergipano e o Sarau Sergipano de Mulheres.



Éverton Santos

Burropoema

Apenas um burro obrando no caminho
Suas patas apáticas nem poeira levantam
Seu olhar tem olheiras de ausências
Seus passos divisores entre o lá e o aqui
São visores entre o ser livre e o servir

Ah duras penas!
Vai sem galope o burrico
Que suou sem folga, dia e ano
No pulso o relógio pra não faltar à obra
Calosos os quartos em chagas
Sob o peso do murro e do urro do dono

A duras penas se vai o burrinho
Matutando, pião sem chão

Agora livre de jornada operária
Pensando da vida a jornada
Previdenciário, com salário otário
Esperando a morte com sua mordida

Somente um burro só
Todo descansaço
Já não anda, cambaleia
Capota afásico
No verde esplêndido da estrada
E sonha: feno, mato, burra e filhos
Nem sonha mais, tão esperto que é
Torna-se parte da obra
apenas.



LUIZ OTÁVIO OLIANI é graduado em Letras e Direito. Como poeta, está em 100 livros coletivos nacionais e alguns estrangeiros, além de 500 publicações entre jornais, revistas e alternativos. Tem poemas publicados e vertidos para o inglês, francês, alemão, italiano, holandês, espanhol e chinês. Publicou sete livros de poesia: “*Fora de órbita*”, 2007; “*Espiral*”, 2009, “*A eternidade dos dias*”, 2012; “*Luiz Otávio Oliani entre-textos*”, 2013; “*Luiz Otávio Oliani entre-textos 2*”, 2015; “*Luiz Otávio Oliani entre-textos 3*”, 2016 e “*A vertigem das horas*”, 2016.

RENOVO

Luiz Otávio Oliani

não mudo de penas

passarinho por dentro

de mim mesmo

o exterior desimporta

num voo sem gaiolas

CASA DA ESCURIDÃO

Luiz Otávio Oliani

as trevas paralisam

o ser

na ignorância

não há olhos

a sorver o mundo

apenas o umbigo

qual cavalos

com antolhos

os homens buscam

o nada

o livro lhes é estrangeiro

CARTA DE ALFORRIA

Luiz Otávio Oliani

em busca de si

o negro

atrás dele

um senhor

a senzala

a África distante

a Lei Áurea

hoje século XXI
o que mudou?

não há mais
algemas torniquetes
objetos de tortura
mas um passado
que esponja alguma
jamais apagará

DESAUTOCONHECIMENTO

Luiz Otávio Oliani

não era *Alice*
não havia *Gato de Botas*
nem *Chapeleiro Maluco*

no País sem Maravilhas
a princesa andava de trem
não usava chapéu
sequer tinha bons calçados

sem fábula
ou carochinha
tudo era maior que ela

GOVERNO

Luiz Otávio Oliani

na garganta

uma voz não sai

no peito

o ar ofegante falta

no coração

a batida fraca

assim é o povo

perto do monstro

REVIDE

Luiz Otávio Oliani

animais em refúgio

em plena cidade?

idades destruídas

com enchentes, maremotos?

espécies ameaçadas

ecossistemas arrasados?



Renata de Castro, nascida no Rio de Janeiro em 1979, vive há quase 30 anos em Aracaju. Nesta pequena cidade, ela cursou Letras e é professora há aproximadamente duas décadas. Escreve poesia e contos curtos. No final de 2016, participou da Antologia Poética Senhoras Obscenas, lançada pela editora Benfazeja.

Minguante

Da ampulheta em meu ventre
granula areia
Escorre finito ciclo
pelo sangue que se escassa.

A láctea lua cheia
agora minguava
seca
na desertificação da pele

ainda terra.

Vida outra é.

Aflorada,

não frutifica

Estriada,

em profundas ramificações,

se enraíza.

Poemas da série “Retalhos” de uma vida, de Carla Sofia Pinto Geirinhas

Sorrisos

Sorrindo
mar em teu rosto
beleza d'olhar
suspiro
temo
em fervor
em teu pensamento
de momento
ao sonho renuncio
de teus
lábios ter
e, em meus soltar
teu sabor
odor
em corpo meu
manchar
voltar a ti
minha paixão
acende
reclama
por ti
minha
eterna chama.

Amor vagabundo

Arde em ti
em mim o desejo
suspiro e aterra
teu peito sublime
acende e afaga
teu olhar carente
em mim
transcendente
como raio de luar
esperança de voltar
derramar
em teu rosto
meu eterno prazer
de te ter e querer
contigo sonhar

em teu
meu leito perder
cedo encontrar
amor vagabundo.

Estrela

Subi ao cume da Serra
montanhas
vales
minha terra
cidade onde nasci
parcos foram
os momentos
qu'outrora acenei
aos ventos
em teu peito
adormeci.

Entre ruas e ruelas
caminhei
entre as Estrelas
vagueei
meu nome nelas
sem naquela
demorar
pra guardar
só, em segredo
poemas versados
a medo
e, mais tarde
recordar.

Escritos

Minhas penas
minhas dores guardadas
soltam gritos descendo
em meus dedos
presas em mãos delicadas
choram palavras
cantam feitos e degredos
ai de mim que não guardo
prantos, lembranças d'outrora

aqui, coitada escrevendo
aqui, sem dia, sem hora.

Carla Sofia Pereira Pinto nascida a 10/03/1973 na cidade da Covilhã, em Portugal. Casada no dia 08/07/1995 com adoção do nome Geirinhas; marido João Luís Dias Geirinhas (n.31/12/1970) e filha Adriana Pinto Geirinhas nascida em Coimbra a 03/09/1998. Desde a pré-primária até ao 12º ano fiz os estudos obrigatórios na Covilhã. Estudos superiores na Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra: Licenciatura em Estudos Portugueses e Lusófonos em 1992 com rutura até 2007 e concluída em 2009, em Coimbra. 1º ano de Mestrado de Literatura de Língua Portuguesa: investigação e ensino concluído em 2010, em Coimbra. Formação profissional: Cap de formação de formadores em 2010 pela FDTI em Coimbra. Emigrada em França, com a família, desde Janeiro 2011. Atualmente frequento Mestrado em Estudos Portugueses e Brasileiros na Universidade Blaise Pascal em Clermont-Ferrand e desempregada. “Para que o amor conquiste as mentes mais desprendidas em breves tardes de Outono onde as folhas despem os corações mais resistentes existem os sorrisos que nascem no coração.”



Christina Ramalho

(do livro inédito *A recusa de Eva*)

Os relógios

(Para Mário Quintana)

Há relógios
ortodoxos
que medem a vida
em ponteiros
e o que somos
tem compasso
de trabalho
agenda
dinheiro
tic-tac
sem fronteira
sem desculpa
sem ternura
necrológios.

Há outros
feitos de vento

isentos de
cronometria
(que são relógios
porque o tempo
não abandona
sua feitoria)
mas generosos
nos imergem
em lapsos
sem trabalho
sem agenda
sem dinheiro
para deixar
que sejamos
o que em nós
corre mais ligeiro
que a lâmina
dos ponteiros.

(E no relógio
de vento
em que me abandono
sem medo
o tempo
parece feito
de ternura
tão intensa
que sem pressa
ou incoerência
eu o chamaria
de felicidade)

Nada se cria

no reino da hipocrisia

No máximo
se nada
no esterco
da mentira
escondendo
na gravata
a serpente
da perfídia.

No máximo
se fala
c'a garganta
gangrenada
pelo sangue
da barata
de um direito
que é avesso
ao princípio
do direito.

No máximo
se exala
o enxofre
da ganância
esfregando
em nossa cara
o horror
de uma vacância
cuja escara
não escapa
da mácula
da tirania.

Mas há
de chegar o dia
da Roma incendiada
pelo fogo abstrato
que destrói
a vilania
a covardia
o peculato
e abre portas
ao ato
que reinventa
a democracia.

O mito da fênix
começa
a bater suas asas.



Inez Resende de Jesus

MEU SERTÃO AGRIDOCE

Pele tostada pelo sol
Calos encrespando as mãos.
Sou sertanejo, sou forte
Não me amofino na luta não!
Acordo cedo, pego minha enxada
Preparo as leiras, sonho com o verde da plantação.
Mas o sol não dá trégua
Queima tudo sem compaixão.
E para não desanimar, finco os joelhos na terra
Faço uma prece pro meu “ Padim Ciço Romão”
Para que ele peça a Deus, misericórdia
Socorro para o meu querido sertão
Fazendo cair nele, chuva em abundância
Para vingar os roçados de mandioca, batata, milho e feijão.
E faça verdejantes os pastos
E transbordarem os ribeirões
Para que o sertanejo não passe nem fome nem sede
E seus olhos não vejam o gado morrer por inanição.
Oh, Deus! Não deixeis que aconteça dos meus filhos chorarem com fome
Sem eu lhes poder dar ao menos um pedaço de pão!
Isso me faria um homem tresloucado
E obrigado a sair do meu torrão
Em busca de melhores dias
Mas sei que o que encontraria seria só desilusão
Pois iria morar em alguma favela
Ou dormir ao relento sob a marquise de um espigão
Como tantos outros desvalidos
Esmolando... Sofrendo humilhação.
Não! Deus me livre dessa sina!
Nenhum vivente merece passar por isso não!
Do meu sertão eu não saio !
Vou morrer vestindo meu chapéu de couro e gibão !

E mesmo que a seca seja severa
Desamparado sei que não ficarei

Pois Deus se apiedará do meu flagelo
E fará cair a chuva sob esse árido chão
Que cheio de vida outra vez estará

RUAZINHA

Ruazinha cinzenta,
quem teu lume apagou?
Foi a dor , foi a saudade
de um tempo que passou.
Tempo de alegres folguedos
que te enchiam de vida, beleza e cor.

Ruazinha singela,
quem de teus verdes te desnudou?
Desfizeram tuas floradas,
de teus jardins de rosas enfeitados
não sobrou nenhuma flor.

Ruazinha sem graça,
sem alamedas ... sem cor;
onde estão tuas estrelas
que outrora ao poeta inspirou?

Ruazinha agitada,
que muitas vezes silenciou
para ver reescrita a história,
de um amor que nunca acabou.

Ruazinha querida,
esquecer-te sei que nunca vou,
pelas quimeras em ti vividas,
pelos momentos inesquecíveis
que tua cumplicidade segredou.

Sobre a autora:

Inez Resende de Jesus é poetisa e contista com três livros de poemas e um de contos publicados. Além dessas publicações, tem contos e poemas nas coletâneas I, II, III e IV *Seleta Encontro Sergipano de Escritores*, e poesias nas antologias: *I Antologia Poética de Sergipe, Literarte Celebra Sergipe, I Antologia Poética do Sarau Sergipano de Mulheres* e *I Encontro Sertanejo de Escritores*. Também é a organizadora da I Seleta de Jovens Escritores de Itabaiana, um livro composto por contos e poemas de alunos do Ensino Fundamental de uma escola municipal de Itabaiana. É graduada em Letras –Português pela Universidade Federal de Sergipe e pós-



Jorge Henrique

RUA DE PASSAGEM

A rua não era a rua

Antes da minha
Passagem

E da tua.

Cada passante faz

A rua
Diferente.

E a rua não fica,

Vai
Com a gente.

Faz da minha,
Da tua

Outra
Passagem.

A rua não era a rua

Antes da minha,
Da tua

Passagem.

E a rua de agora,
Perene,
No poema:
Linguagem.

ÁRVORE DE PEDRA

A árvore da praça
cravava seus dedos no chão
como criança que guarda
o seio da mãe.
Arrancaram-na
do colo.
Er
gue
ram
fria
estátua
em seu lugar

JORGE HENRIQUE VIEIRA SANTOS é sergipano de Nossa Senhora da Glória. Membro fundador da Academia Gloriense de Letras, é autor do livro de poemas “MUTANTE IN SANIDADE” (2001) e do cordel «GLÓRIA» CANTADA EM VERSOS (2008). Integra ainda diversas antologias poéticas no Brasil e em Portugal.

Sem escolhas aguardei pelo tempo
Com febre de queimar pensares
Tinha o calor do seu corpo ainda no meu
O cheiro das suas mãos no meu rosto
Você que eu nunca quis que partisse
Como é difícil viver longe de você
Todas as ruas ficam sem sombras
Todas as noites sem lua
E todas as luzes apagaram-se
Restou-me a inquietude dos pássaros presos em alçapões
A inquietude do menino-mar
Eu sou a catarse do meu sofrimento
A lembrança envelheceu e virou pó
Sem você sou mito ou fábula
Os anéis foram entregues a Platão
O devir é uma esperança em caixinha de presente
Sou cela sem prisioneiro
Perversão sem idolatria
Mistura de culturas sem costumes
Sou símbolo sem forma
Parece-me que sem você sou cortina sem janela
Lei sem homens
Eu não tive escolhas
Suas malas feitas e seu rosto sem sorriso diziam do nosso fim
Quis gritar, mas o grito ficou preso na dúvida
Colecionei um milhão de motivos para a sua partida
Mas a verdade é que o amor acabou
Assim como acaba a água da chuva
O sonho de uma criança
Os pães do mendigo
Tudo acaba. E eu me acabei ontem
Estou aqui sem saber que rumo seguir
Olho o horizonte e ele fica longe
Queria ser o crepúsculo para sair do mundo nos finais de tarde
Onde a dor maior vem me castigar
Queria ser a pedra que Cronos engoliu
Chega a hora de ir pra cama e o espaço vazio me faz lembrar que você já não está aqui
Eu queria ser um verso da Ilíada e ter coragem pra lutar
Mas sou atemporal e não sei pra onde foi o dia
Sou neta da inexatidão e raiz positiva da equação da vida
Se quiser voltar estarei cá com a mesma peça de colar
E a mesma timidez no olhar
Volte. Volte pra mim. Eu sou mato sem bicho longe de você.

Rosângela Trajano é poeta e escritora para crianças.



Máximas



John Teles

Às vezes, gosto de estar só, outras vezes muito só, até eu ficar solitário.

Adoro a inadequação as vezes, ela me faz sair da rotina, do comum, do dito e do posto.

A única coisa que quero deixar para o final é a morte.

E ela vem por um TRIZ e se vai por um TRIZ.

Se for para sofrer por amor, submeto-me outra vez, como fosse a primeira.

Não sou um poço de vontades alheias, mas sou um rio de vontades próprias.

Tudo é metáfora.

John Teles é graduando do Curso de Letras Português/Espanhol da Universidade Federal de Sergipe.



Expediente

Expediente

Revista Barbante
Ano V - Nº 18 - 30 de março de 2017
ISSN 2238-1414

Editoras
Rosângela Trajano
Christina Ramalho

Revisão
Dos autores

Conselho editorial
Filipe Couto
Rosa Regis
Sylvia Cyntrão

Ilustrações desta edição
Ana Cláudia Pinto de Souza
Tema: "Londres onde reside minha saudade"

Os textos assinados são de inteira responsabilidade
dos autores.



*Plante os seus sonhos no ninho da sabedoria e eles
nascerão iguais aos pássaros: com asas.*

Rosângela Trajano

